

G. RAYNAUD DE LAGE

---

Les „ romans antiques ”  
dans l'Histoire ancienne jusqu'à César

---

Extrait de la Revue

LE MOYEN AGE

N° 3, 1957

Bibliothèque Maison de l'Orient



158252

Journal de l'auteur

G. Raymond de Lape

## Les „ romans antiques ” dans l'Histoire ancienne jusqu'à César

M. G. Doutrepoint a consacré un gros volume à l'inventaire et à l'examen des « mises en prose des épopées et des romans chevaleresques », mais bien avant le XIV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avant l'époque qui fait l'objet de cet important travail (1), on a mis en prose des romans chevaleresques : non pas peut-être avec les mêmes intentions que les remanieurs si soigneusement étudiés par M. Doutrepoint. Nous voudrions précisément essayer de dégager d'un texte du début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, la tradition des romans français inspirés de l'Antiquité ; il s'agirait de voir dans quelle version et dans quel état ils se présentent alors, ce que le compilateur a retenu et ce qu'il a écarté, comment s'expliquent les modifications qu'il leur a fait subir et si elles se justifient toujours par ses prétentions d'historien (2). Les résultats de cette enquête seront fatalement d'un intérêt inégal, car l'écrivain lillois a traité ses sources de façon très diverse et les a parfois contaminées, mais nous tenons là un ouvrage où les principaux romans antiques du XII<sup>e</sup> siècle ont été utilisés, ceux du moins qui peuvent passer aux yeux d'un lecteur médiéval pour avoir un fondement historique : *Thèbes*, *Troie*, *Enéas*, *Alexandre* ; et nous tenons aussi un remanieur unique (il faudrait dire un « remployeur » unique) pour des œuvres assez différentes.

(1) G. DOUTREPOINT, *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, 1939.

(2) Voir notre précédent article sur l'« Histoire ancienne », *Le Moyen Age*, LV, 1949, 5-16, — et le prologue en vers de l'Histoire donné par P. MEYER, *Les premières compilations françaises d'histoire ancienne*, *Romania* XIV, 1889, 1-81.

Il sera intéressant de noter en conclusion si nous rencontrons les mêmes faits et si nous pouvons faire les mêmes observations que M. Doutrepon pour une autre période de l'histoire littéraire.

L'auteur de l'*Histoire ancienne* nous demeure inconnu, mais c'est assurément un clerc qui a des lectures très étendues et qui veut faire œuvre d'historien; il retouche, il étend, il élargue pourtant volontiers, et son choix n'est pas seulement celui de ses préférences, il est aussi le choix des dames et des seigneurs de la petite cour de Lille (3); il est surtout le choix du châtelain lui-même, Roger IV; c'est ainsi qu'après avoir terminé le récit qu'il tire de la Genèse, notre clerc écrit : *e commencerai au meaus que je porrai des rois e des regnes trosques a la destruction de Troies, quar si le veut, ce me sambla, e comande mes sires* (4).

La structure même de la compilation qui nous intéresse trahit l'importance accordée à la littérature romanesque, même si le compilateur paraît quelquefois en dédaigner les inventions. Si nous excluons en effet la section initiale qui se fonde sur la Genèse et, à la fin, l'histoire de Rome, — la première, parce qu'un clerc ne pouvait lui donner moins de place et de crédit; la seconde, parce que ses informations étaient plus abondantes et presque satisfaisantes, — nous nous apercevons qu'il a développé seulement les sections qui correspondent aux romans de *Thèbes*, de *Troie*, d'*Enéas* et d'*Alexandre*, tandis que les autres sections sont demeurées indigentes : l'étendue de ces sections, telles qu'elles ont été définies par P. Meyer (5), va le démontrer suffisamment; nous nous reporterons simplement au manuscrit B.N. fr. 20.125 :

Section I : Genèse, f. 3b-82d;

Section II : Assyrie et Grèce, f. 83-88;

---

(3) Dans le texte du ms. B.N. fr. 20125, l'auteur les apostrophe constamment : *Segnor e dames*; les autres mss. suppriment pour la plupart ces indications.

(4) F. 83a du ms. 20125 dont nous citerons toujours le texte.

(5) Dans l'article cité : cf. *supra*.

- Section III : Thèbes, f. 89-117*b* ;  
 Section IV : Minotaure, Amazones, Hercule, f. 117*c*-123*c* ;  
 Section V : Troie, f. 123*c*-148*b* ;  
 Section VI : Enée, f. 148*c*-178 ;  
 Section VII : Rome, f. 179-375.

Cette répartition des développements appelle les remarques suivantes : il est vrai que la section II traite en principe de Ninus, de Sémiramis, de Danaus, de Dardanus, mais en fait elle est consacrée à des concordances chronologiques d'un faible intérêt. La différence est frappante avec la section suivante qui repose sur le *Roman de Thèbes* et comporte 28 folios (au lieu de 6) ; nous retrouvons une section indigente avec la section IV (6 folios) pour laquelle le chapelain de Roger IV n'avait pas de romancier à se mettre sous la dent. Les sections V et VI sont plus nourries (25 et 31 folios), mais elles correspondent au *Roman de Troie* et au *Roman d'Enéas*. La section VII est moins homogène : l'histoire de Rome en occupe bien la plus grande partie (f. 179 à 198*c* et 258 à 375), mais elle est interrompue par un excursus imprévu sur les Mèdes et les Perses, Cyrus, Cambyse, Holopherne et Judith, Darius, Xerxès, Assuérus et Esther, et surtout par un vaste développement macédonien (f. 220*c* à 257) où 32 folios sont consacrés à l'histoire ou plutôt au roman d'Alexandre. L'histoire de Rome, coupée au milieu des guerres contre les Samnites et les Gaulois, reprise avec la guerre contre Pyrrhus, sera poursuivie dès lors sans interruption jusqu'en 57 avant J.C.

Ainsi, si l'on excepte ce que l'auteur a pris à l'écriture et ce qu'il a rapporté de l'histoire de Rome, les seules parties qui fassent l'objet d'un développement correspondent bien à des romans antiques. Il convient à présent de suivre successivement les quatre voies romanesques que le compilateur nous a tracées.

## I. — THEBES

Une lecture même rapide permet d'affirmer que ce n'est pas Stace et sa *Thébaïde* que l'*Histoire ancienne* met en

œuvre, mais bien le *Roman de Thèbes*, et dans une version proche de celle des manuscrits *A* et *P* que l'édition Constans a fâcheusement relégués et disloqués dans son Appendice (6).

Le récit des malheurs d'Œdipe précède dans l'*Histoire* comme dans le *Roman* tout le développement que Stace a voulu axer sur la rivalité des frères ennemis : présentation de Laius et de Jocaste, naissance d'un fils, consultation des dieux (car c'est dans cet ordre que les choses se passent ici), exposition de l'enfant, sauvé par les veneurs du roi Polibus de Micènes (ou encore d'Archade). Puis c'est la vie d'Œdipe chez son père adoptif, l'orgueil offensé du jeune homme lorsqu'il apprend qu'il n'est pas le fils de Polibus, l'avis que lui donne Apollon d'aller à Thèbes apprendre des nouvelles de ses parents, le meurtre inopiné de Laius à *Phocès*, la rencontre de « la Spins », l'énigme résolue et la mort du monstre, le mariage avec Jocaste et la naissance des enfants de l'inceste ; enfin le drame qui éclate : Jocaste une fois sur la voie a deviné très vite, Œdipe s'arrache les yeux, ses fils les piétinent et les souillent ; ses fils encore le descendent dans une fosse où il meurt avant que leur rivalité ne se fasse jour. Alors les barons du royaume leur imposent d'alterner au pouvoir et Polynice s'exile aussitôt, tandis que commence le règne d'Étéocle.

La *Thébaïde* ne s'ouvre pas ainsi ; elle suppose connu tout ce passé horrible. Œdipe a survécu à sa misère et le récit du poète latin commence avec la malédiction qu'il lance contre ses deux fils, vers la fin de la première année et par conséquent tout près du moment où Polynice devrait à son tour monter sur le trône (I, 164 ss.). C'est aux environs du v. 336 que le *Roman de Thèbes* dans ses diverses rédactions et notre compilateur à sa suite rejoignent le récit de Stace,

---

(6) Non seulement Constans se fonde sur le manuscrit qui s'éloigne peut-être le plus de la *Thébaïde*, mais il reconstruit arbitrairement un texte « original » : cf. le compte rendu de P. MEYER, *Romania* XXI, 1892, 107-109. Par ailleurs, dans son tome II, l'éditeur reproduit bien le texte des autres mss., mais il le coupe constamment pour renvoyer à son propre texte et il faut recoudre de pièces et de morceaux les mss. les plus intéressants *A* et *P* (respectivement B.N. fr. 375 et Cheltenham 8384).

lorsque Polynice exilé se trouve aux prises avec un terrible orage et s'abrite à Argos au palais d'Adraste. Le poète latin offrait dès lors une narration romanesque qui pouvait facilement tourner au roman de chevalerie; le poète français cesse de tenir la balance égale entre les deux frères, il se prend de sympathie pour celui qui est spolié et surtout pour ses principaux champions, Tydée, Parténopeus; il raconte avec complaisance leurs exploits, leur invente de belles amours dans des épisodes inconnus de Stace : dans la version AP (y de Constans) c'est après l'ambassade de Tydée auprès d'Étéocle, après l'embuscade qu'on lui a tendue et sa défense héroïque, l'épisode où le héros, blessé, va tomber dans le verger du roi Ligurge dont la fille le soigne amoureusement (v. 2643-2950 de y) —, et plus tard les amours touchantes d'Antigone et de Parténopeus, rapportées dans toutes les versions du *Roman*, développées surtout dans la version AP. Il n'a pas manqué non plus d'armer et de lancer à l'assaut de Thèbes ces Argiennes, mères, veuves et filles des héros, qui dans la *Thébaïde* font figure de suppliantes devant Thésée et ne savent que pleurer leurs morts.

Toute cette couleur romanesque si caractéristique d'une époque courtoise a marqué les récits français, mais leur parallélisme avec la *Thébaïde* n'est pas profondément altéré, en ce sens que c'est bien la trame du poème de Stace que l'on retrouve et dans le *Roman* et dans l'*Histoire ancienne*; toutefois, comme le *Roman*, l'*Histoire ancienne* a éliminé de façon systématique tout ce qu'il y avait de mythologie dans la *Thébaïde* : assemblée de l'Olympe, débats et discours des dieux, message de Mercure, interventions de Mars ou de Bacchus; par contre comme les rédactions A et P du *Roman*, l'*Histoire ancienne* rapporte l'épisode de la fille de Ligurge, vainement amoureuse du héros Tydée; elle développe aussi l'épisode de la mort du serpent, presque escamoté dans Stace et le manuscrit S du *Roman* (7), mais étendu dans les autres rédactions : c'est Capanée dans la *Thébaïde*, c'est Parténopeus dans le *Roman* et l'*Histoire ancienne*, qui tue le monstre

(7) Ms. de Spalding, celui que Constans utilise de préférence.

et venge le roi Ligurge dont le serpent a fait périr l'enfant. De multiples observations de détail confirment la parenté de l'*Histoire ancienne* avec la version des manuscrits *A* et *P* du *Roman*, ou avec une version voisine, mais distincte peut-être.

L'*Histoire ancienne* ne mentionne même pas « les Jeux » (qui suivent la mort de l'enfant, victime du serpent) : on les trouve pourtant dans Stace et dans tous les manuscrits de *Thèbes* sauf *S*; elle omet aussi le siège de Montflor, qui n'est pas dans la *Thébaïde*, mais dans toutes les rédactions connues du *Roman*; elle omet encore les amours de Parténopéus et d'Antigone qui appellent la même observation.

Il est difficile de dire si ce sont là des omissions délibérées, ou si le compilateur lisait une version du *Roman* qui n'offrirait pas ces épisodes; la chose n'aurait rien d'impossible. P. Meyer a émis autrefois « l'hypothèse que nous pourrions bien avoir à faire, non pas à un, deux ou plusieurs remaniements successifs, ... mais à des rédactions diverses dues au même auteur qui aurait ainsi, mais sur une plus grande échelle, procédé comme l'a fait Wace dans la Geste des Normanz et dans la Geste des Bretons. » (8). Notre compilateur évoquerait-il quelque chose de cela quand il rapporte une version « optimiste » et une version « pessimiste » de la mort de Laius? *La recomensa la bataille grans et pleniere, e entre les autres Edippus i ocist le roi Laium son pere. Teus i a qui dient qu'il l'ocist au clore dou flael de la porte, e teus i a qui dient de s'espee; or vous en tenés auquel que vos voudrés!* (9). Nous ne connaissons pas par d'autres sources cette version du pur accident qui évite à peu près le parricide, puisque Laius est assommé par la chute de la barre qui ferme la porte de ville; les manuscrits de *Thèbes* que l'on possède se bornent à la mort traditionnelle par l'épée et nous ne pouvons reconstruire une version hypothétique sur cette mince information. Mais nous pouvons légitimement

(8) Dans le compte rendu de la thèse de Constans, *Romania*, X, 1881, 270 ss.

(9) F. 91a.

supposer d'autres rédactions que celles qui ont été publiées par Constans, et des rédactions qui écartaient tel ou tel épisode facilement amovible : dans ce cas, des auditeurs ne s'étonneraient pas d'omissions qui n'en étaient pas pour eux si la version du Roman qui leur était connue ignorait également les épisodes réputés absents de l'Histoire ancienne. Dans le cas d'autres retranchements le compilateur prévient d'ailleurs son public qu'il abrège et qu'il passe ; pourquoi n'aurait-il pas dit aussi bien qu'il renonçait à raconter les jeux funèbres ou l'épisode de Montflor ? Nous croirions donc volontiers qu'il a utilisé une version du *Roman de Thèbes* proche des manuscrits A et P, mais nettement plus courte.

D'autres omissions sont délibérées : le clerc qu'il était a reculé devant les multiples récits de bataille qui remplissent le *Roman* ; après la mort d' « Amphioraus », il nous en prévient : *Descrive lor batailles ne les aguais qu'il faisoient dedens e defors tant com il au siege furent, n'est mie grans mestiers que je vos descrise, quar assés tost por bel parler i porroie dire mesonge, que ne seroit raisnable ne convenable, ne a profit torneroit a nulle creature. Por ce lairai je a deviser lor convois e lor batailles* (10). Il va donc passer complètement sous silence les seconde, troisième et quatrième batailles, ainsi que l'épisode du ravitaillement et celui de Céfás, roi de Nubie (s'il les connaissait !) (11) ; il annonce qu'il omettra également l'histoire de Daire le Rous : *Segnor, e bien sachés ausi que ne me veull antremetre de raconter le jugement de Daire le Rous, qui sa tor rendit a Pollinicit, par quoi la vile dut estre perdue, — quar troþ en seroit longe la parole e lonc d'auctorité seüe ; mais por beau parler est mainte choze contee e dite que n'est mie voire en tote traitie d'estorie*. (12).

Soit qu'il ait conscience de son incompétence militaire devant un auditoire de chevaliers, soit qu'il ait craint de laisser son public par le récit d'actions qui sont toujours les

(10) F. 114b.

(11) L'épisode où Céfás vient à la rescousse d'Étéocle n'est donné que par le ms. P.

(12) F. 114c.

mêmes, soit que son sens de la « rigueur historique » l'ait mis en défiance contre certains aspects du Roman qui s'écarte trop à son gré de Stace et de sa garantie, notre clerc se borne à dénombrer *les haus princes de l'ost qui ocis furent en la bataille* et court au duel fratricide qui précède les derniers combats ; à partir de là sa relation est de nouveau fidèle au *Roman de Thèbes* : le roiAdraste et les femmes d'Argos qui l'ont rejoint sous Thèbes n'ont pas à déléguer de suppliantes à Athènes, comme on le voit chez Stace ; mais l'armée de Thésée passe par là et, après que son ultimatum a été repoussé par Créon, « le duc d'Athènes » donne l'assaut aidé des Argiennes ; la ville prise est détruite ; elle sera restaurée par la suite, ajoute l'*Histoire ancienne*, par *les povres gens qui fui s'en estoient e qui eschaperent de la bataille,.... si le nomerent Estives qui encor est ensi apelee*.

De toute façon, l'équilibre du récit se trouve profondément affecté dans l'*Histoire ancienne*, les préliminaires de la guerre sont beaucoup plus longuement rapportés que la guerre elle-même et une bonne part des éléments romanesques de Thèbes ne trouvent pas place non plus dans le prosateur français. Dans quel esprit a-t-il donc traité la vieille légende thébaine ? Ses préoccupations d'historien se traduisent non seulement par une relative défiance du romanesque, mais plus techniquement par l'addition de généalogies princières : elles lui permettent de mettre de mythiques dynasties thébaines ou argiennes en relation avec des noms mentionnés par ailleurs (13) ; il est en effet généralement très attentif aux généalogies royales et aux concordances chronologiques qu'elles sont susceptibles d'autoriser à ses yeux ; il ne formule jamais la moindre réserve sur leur réalité historique et les présente aussi sérieusement que les filiations bibliques ; il n'y a pas de doute que cette méthode ne soit précisément justifiée pour lui par l'analogie des

---

(13) L'éd. Constans, II, p. CXXXIV, signale un emprunt à la glose de Lactance (*Thébaïde*, I, 402) à propos du meurtre commis par Tydée : mais le clerc lillois ajoute à Lactance ici et ne suit pas ailleurs ses généalogies.

textes de la Bible et par l'autorité des historiens, des compilateurs et des glossateurs qu'il a suivis d'autre part.

Un autre souci assez notable chez lui est celui de la vraisemblance des mœurs : il proteste à plusieurs reprises quand le romancier a altéré selon lui le caractère du héros ; c'est ainsi qu'il relève vivement une faute que le *Roman* fait commettre à Tydée contre l'étiquette courtoise : *Segnor, li auquant dient que Tideus vint devant le roi (14) tot a cheval la ou li rois seoit au mangier encore, mès ce me samble qu'il ne le fesist mie, quar ce samblast vilainie e couardise, e Tideus n'avoit nulle de ces deus teches, quar il estoit plus cortois e li plus très hardis de fin cuer e de courage qui fust, si com je cuit, adonc en trestot le roiaume de Gresse de son eage; e por ce fu voirs sans doutance qu'il son cheval laissa fors del huis de la sale...* (15). Il y a là une correction tout à fait savoureuse, qui souligne les exigences accrues de la courtoisie au début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais qui en dit long aussi sur la réalité que prend le personnage aux yeux du narrateur. Mêmes observations à propos de deux autres passages où la vérité du caractère a paru sacrifiée dans le *Roman* : *Ce dient li pluisor que Pollinicés e Tideus e Parthonoþeus vindrent en Thebes avec la roïne por conduire e au palais descendirent, e qu'au repairier les firent contre-guaitier cil de la vile por ocire, mès je ne truis mie si bien en la veraie histoire que je vos veull afermer e dire, e Thideus n'estoit mie plains de si grant folie qu'il s'enbatist si abandoneement toz desarmés sor ses anemis dont il avoit maint en la vile; e por ceste samblance ne fait il mie a croire ni que Pollinicés s'enbatist si en la poesté son frere qui mout estoit traîtres* (16). Là encore, on le voit, notre clerc est soucieux de défendre Tydée, son héros favori, aussi sage qu'il est courtois ; ailleurs il maintient aussi contre le roman-

(14) Il s'agit de l'ambassade auprès d'Étéocle.

(15) F. 99c. — Le passage visé dans le *Roman* est au v. 1268 du texte de Constans (même indication dans les mss. A et P).

(16) F. 113b. — Ce trait appartient à la version AP, v. 6235 ss. ; on ne le trouve pas au chant VII de la *Thébaïde* (la *veraie histoire*), ni dans les autres rédactions du *Roman*.

cier l'image qu'il s'est faite d'Œdipe : *A cest conseil* (17) *dient li pluisor que Edippus fu, lor pere; mès ce ne peüst estre, quar, s'il fust bien en vie, n'i venist il mie, tant les haoit il e tant voloit il lor grandes malaventures* (18). Le vieux roi n'a donc pu normalement consentir à siéger aux côtés d'Étéocle ou de Polynice, et le romancier est mal venu d'oublier la donnée traditionnelle de la malédiction paternelle. Ainsi ces diverses rectifications sont de bon sens, et de nature à sauver la vraisemblance aux dépens d'un romanesque menteur.

Si nous négligeons de menues divergences dont il y a trop peu à tirer (19), nous devons par contre signaler une addition intéressante aux versions que nous connaissons du Roman : remonte-t-elle à une rédaction perdue, est-elle le fait du remanieur, nous ne saurions le dire avec certitude ; toutefois les habitudes du clerc lillois nous feraient pencher plutôt pour la première explication. Il s'agit d'un assez long dialogue (f. 92c-93c) qui correspond à quelques vers seule-

---

(17) Le compilateur fait ici une confusion : il parle du premier conseil, tenu à Thèbes à l'arrivée des Argiens sous les murs de la ville ; mais c'est au second conseil, qui réunit les chefs des deux partis à Thèbes lorsque Polynice et Tydée accompagnent les princesses (et dans la version AP seulement), qu'Œdipe intervient vainement comme conciliateur : v. 6323 ss. Dans l'*Histoire ancienne*, notre clerc a remplacé Œdipe par Jocaste pour ce rôle (f. 113b) ; Œdipe est du reste déjà mort selon lui.

(18) F. 111c. — Il est curieux que la version du *Roman* se retrouve constamment derrière *li auquant dient, dient li pluisor*, dans les trois critiques que nous venons de citer.

(19) Nous relevons : quelques additions moralisantes, à propos par exemple d'Amphiaräus qui n'a cessé de servir le diable et qui reçoit son salaire : *qui le deable sert, n'en a autre loier a la persome que ce qu'il en est honis* (f. 113c) ; — la mention de combattants inconnus de Stace et du *Roman* : *li rois de Crete, li rois Laertes de Lacedemonie e Pirrus e Tritolemus* (f. 106b) ; — la mention de l'enfant, fils de Tydée, Diomède, qui ne figure ni dans la *Thébaïde*, ni dans le *Roman* (ici f. 116d) ; — la description fameuse de la tente d'Adraste est omise dans l'*Histoire ancienne* ; par contre la curiosité de son auteur pour l'exotisme (comme on le verra à propos du *Roman d'Alexandre*) nous vaut ici un développement sur les mœurs des tigres, en complément de ce que le *Roman de Thèbes* nous dit de *la tigre privée* (f. 112b) ; chez Stace il y avait deux tigresses.

ment dans le texte de Constans (un peu accrus par les manuscrits A et P), au début du Roman (20), après le lavement des pieds : dans l'*Histoire ancienne*, Jocaste savait déjà, par ce que lui avaient rapporté les serfs chargés de l'exécution, que l'enfant avait été exposé par eux et recueilli ensuite ; aussi, dès qu'elle a aperçu les cicatrices d'Œdipe, elle a tout deviné ; une fois au lit, *la dame geta un souspir de cuer parfunt* ; son époux s'émeut et ils échangent alors les deux moitiés de l'histoire. La scène, sous cette forme, est moins sèche et plus émouvante que dans les manuscrits connus du *Roman*, elle en est une heureuse transformation.

Des omissions, des corrections, des additions que nous avons successivement signalées, ce sont bien entendu les omissions qui modifient le plus profondément le *Roman de Thèbes* dans la version en prose du compilateur : l'amputation des épisodes militaires, le développement excessif de la première partie en compromettent l'équilibre, comme on l'a vu : de ce fait, Tydée devient le héros principal, le chevalier sans reproche ; Étéocle, Polynice, Adraste jouent encore les rôles que la tradition leur assigne, mais ils ont perdu beaucoup de leur relief. Quelques coups de pince supplémentaires altèrent en outre la tradition : le récit en prose est plus favorable à la cause de Polynice que le *Roman* lui-même, moins neutre déjà que la *Thébaïde* entre les deux partis. Dans le principe, les deux frères étaient également maudits, également réprouvés, ainsi que le montre la conclusion traditionnelle et identique de leurs funestes destinées ; ici, la rupture du pacte conclu avec son frère par Étéocle, la trahison envers Tydée pèsent singulièrement dans la balance ; les hommes du XIII<sup>e</sup> siècle ont le sens juridique affiné par le contrat féodal et placent bien haut le respect de la foi jurée : celui qui manque au droit et au serment est honni comme il convient.

C'est à peine si un mot isolé dans l'*Histoire ancienne* réintroduit une brève allusion à la notion antique du destin que le *Roman* paraît avoir tout à fait éludée : *ensi n'ala mie la*

---

(20) V. 463 ss. du texte de Constans.

*choze, ains avint ensi com ele devoit estre ne n'en pot estre changee* (21). Ce n'est visiblement pas cet aspect, mal aperçu chez Stace, qui a retenu l'attention de notre historien.

## II. — TROIE

Dans son édition du Roman de Troie (22), L. Constans s'est déjà préoccupé de la section troyenne de l' « Histoire ancienne jusqu'à César » (23). Voici comment il se résume : « Le compilateur suit exactement Darès dans l'ordre du récit, mais outre qu'il supprime les Portraits (24) comme tous les manuscrits de cette rédaction que nous avons vus (25), il s'inspire du poème ou d'une autre source qui lui permet d'entrer dans plus de détails et de transporter dans son sujet les mœurs du moyen âge. » (26). Il semble qu'un historien du XIII<sup>e</sup> siècle n'ait pas besoin de beaucoup d'encouragements extérieurs pour « transporter dans son sujet les mœurs du moyen âge », et que dans bien des cas les détails étrangers à Darès ne proviennent pas d'une source littéraire quelconque, mais du souci d'animer un texte particulièrement plat ; cependant L. Constans a parfaitement raison de signaler la fidélité du compilateur à ce trop fameux récit d'un prétendu combattant troyen, et le compilateur lui-même nous a informés de sa révérence pour Darès : « *Ceste ystorie escriit Daires, qui estoit manans avec Anthenor en Troies. Cil Daires estoit bons clers, si vit mout grant l'affaire et por ce i mist il son sens ou retenir et s'entente. E en l'ost des Grius avoit aussi un autre maître clerc, Ditis estoit només, prous e cortois e sages. Cist dui s'acoïnterent tres le comancement ensamble, si se penerent<sup>tant</sup> que ce que defors avint e dedens, assamblèrent et mistrent en escriture en grijois language, puis si translata*

(21) Cela à propos des vaines précautions de Laius (f. 89 c).

(22) Six volumes, 1904-1912, S.A.T.F.

(23) F. 123d-148b du ms. fr. 20125 B.N.

(24) Chap. XII et XIII de Darès (pp. 14-17, éd. TEUBNER).

(25) L. Constans cite l'*Hist. ancienne jusqu'à César* d'après le ms. 20125 également et ne considère que la première rédaction.

(26) T. VI, pp. 314-318 de l'Introduction : Appendice (ce passage p. 315).

*del griu en latin Crispus qui le trova entre autres livres en Athenes.* » (27).

L'auteur de l'Histoire ancienne n'a donc pas fait mystère de sa source principale : source quasi exclusive, car s'il mentionne Dictys, le prétendu combattant crétois, il s'en tient à Darès, et il a de bonnes raisons pour cela : il redoute de « faire de la littérature », d'autre part il est pressé. Il se méfie d'abord de la véracité des textes trop littéraires : « *Por beau parler est mainte choze contee e dite que n'est mie voire en tote traitie d'estorie* » (28), mais personne n'accusera Darès de faire du beau style ! il n'est donc pas suspect. Par ailleurs il tardait au seigneur de Lille d'entendre l'histoire de Rome et le narrateur devait se hâter dans toutes ces régions de l'histoire que les romans avaient vulgarisées : « *Or vous conterai de la destruction de Troies et l'ochaison mout brefment, quar ensi le me proie mes sires, por ce que l'estoire est tant oïe; mais n'avenroit mie que, de si grant fait com la ot, ne feïst on entre les autres ramenbrance la ou ele devoit estre.* » (29). Contrairement à l'interprétation de L. Constans qui voit « dans les mots *mout brefment* et *l'estorie est tant oïe* une allusion à une rédaction latine étendue ou à un Darès développé » (30), nous rattachons l'adverbe au vœu exprimé par Roger, seigneur de Lille (*quar ensi le me proie...*) et nous prenons *estorie* au sens banal et non pas au sens de *traitie d'estorie* : vos auditeurs connaissent l'histoire de Troie, comme celle d'Alexandre, comme celle de César, par les romans à la mode, vous pouvez passer, dit Roger ; mais l'historien proteste avec son sens des proportions et des ensembles : il ne faut rien sacrifier. Soit ! dira le châtelain, mais allez vite.

A un narrateur qui devait se hâter, le canevas de Darès suffisait : non seulement notre auteur l'a suivi exactement sans modifier l'ordre ni les proportions de l'exposé (à la

(27) F. 146a. — Ces quelques lignes s'inspirent visiblement pour ce qui concerne Darès du Roman de Troie, v. 75 ss (cf. v. 90 *qu'entre les autres a trové...*) ; sur « Ditis », cf. v. 24397 ss.

(28) F. 114c.

(29) F. 123d, cité par Constans, VI, 313.

(30) P. 314. — L. Constans lit *briefment*.

fin, après qu'il a suivi Darès jusqu'au bout, il se permet de traiter du sort des survivants de Troie), mais encore il se contente en général des faits rapportés par Darès, il n'a presque rien demandé aux autres sources : rien au récit plus circonstancié du pseudo-Dictys qui est pourtant « un autre maître clerc » à ses yeux, peu de choses au Roman qu'il a sûrement lu comme nous le verrons. Le récit de l'Histoire ancienne est moins sec il est vrai que celui de Darès, dont la platitude est quasi proverbiale; mais il nous semble — ce n'est pas l'avis de Constans — que notre historien s'est borné généralement à étoffer le texte de Darès et à le rendre un peu plus vivant, à l'aide de détails très simples qui n'impliquent qu'exceptionnellement un recours à d'autres sources d'information; voici quelques précisions sur ce point :

un exemple d'amplification :

Dum Agamemnon con- sulit de tota re,  ex Cormo advenit Nau- pli filius Palamedes	<i>Entrues qu'Agamenon, sor cui tote la cure de l'ost estoit mise, parloit as barons de lor affaires et de lor nés apareillier e enchasteler por le port a force prendre, e lesqueles iroient devant por premerement a terre corre, e tot ce fu mout bien devisé e enseigné, Palamedes li fiz le roi Naupli de Corinthe ari-va... (31)</i>
--	--

un exemple d'embellissement :

Signo dato,  naves solvunt,  tota classis  ad latitudinem  accedit ad Trojae litora.	<i>Segnor e dames, qui veïst la grant estorie des nés la mer porpren   dre e les voiles e les mas dont il i avoit si grant habundance, mout li samblast grant merveille, e si estoit ce, quar en II grans liues plenieres estoit la mer coverte de vaisseaus e porprise. E bien sachés qu'anc devant ce ne puis, por une cité asseïr, ne se departirent d'un port ensamble tant de vaisseaus, ne o il eüst tant riche prince a une concorde (32).</i>
--	---

(31) *De excidio Trojae historia* (Darès), XVIII, in fine. — f. 130b. — Il s'agit des premières opérations contre Troie, menées à partir de Ténédos. Le Roman de Troie ne donne rien ici.

(32) Darès, XIX. — F. 130cd. — Rien de pareil dans le Roman.

Qu'il s'agisse d' « amplification » ou d' « embellissement », dans un cas comme dans l'autre, il n'est pas nécessaire de supposer des sources littéraires ; au contraire la précision des formules dans le premier passage (*enchasteler*), l'expression de l'admiration dans le second peuvent très bien s'expliquer par les souvenirs personnels d'un clerc qui se serait croisé ; il y a là comme un écho de la 4<sup>e</sup> Croisade, c'est presque du Villehardouin.

D'autres passages qui complètent, modifient Darès ou même suppléent à son silence, s'inspirent certainement du Roman de Troie ; ils ne sont pas très nombreux, nous en relevons quatre et nous croyons avoir épuisé (ou peu s'en faut) les rapprochements possibles :

exemple de complément :

Agamemnon noctu in  
consilium omnes duces  
convocat, suadet, hortatur  
ut omnes in aciem  
prodeant et maxime  
Hectorem persequantur,  
quia de his aliquos duces  
fortissimos occidit.

Comunaument ont res-  
[pondu  
que cist consucz iert  
[bien creü.  
Mout en deþrient  
[Achillés  
que il de ço se mete en  
[fais :  
« De ço, fait il, ne parlez  
[mie... »

*Agamenon manda toz les barons de  
l'ost e si leur enorta mout e dist qu'il  
totes lor paines e lor forces meissent a  
Hector ocire, quar il lor ocioit toz lor  
haus princes e « s'il vit, fait il, longe-  
ment, nos tuit i avrons grant damage. »*

*A ce s'acorderent tuit ensamble, mes  
bien disoient que Hector estoit si fors  
e si hardis qu'a paines estoit nus hom  
qui cors a cors peüst avoir a lui duree.  
Agamenon en þroia mout Achilles qu'il  
i meist s'entente, e il li dist que si  
feroit il, ja ne l'en estavoit faire  
proiere (33).*

Le premier paragraphe « brode » sur le texte de Darès en résumant peut-être le long discours d'Agamemnon du Roman (10987-11060), mais le second complète le récit de Darès avec des éléments empruntés au Roman et plus ou moins remaniés : les exhortations d'Agamemnon appelaient une réponse et Darès ne la donnait pas.

(33) Darès, XX, fin. — F. 131d. — Troie, 11061-65.

## Exemple d'arrangement :

Hector Polypoetem dum  
 cem fortissimum occidit  
 dumque eum spoliare  
 coepit, Achilles supervenit.  
 Fit pugna major,  
 clamor ab oppido et a  
 toto exercitu surgit.  
 Hector Achillis femur  
 sauciavit. Achilles dolore  
 accepto magis eum  
 persequi coepit nec desistit  
 nisi eum occideret.

*Adonc avoit en la bataille des Grius un riche duc fort e hardi e armé de riches armes, Polibetés avoit a non; celui encontra Hector, si l'ocist sans plus attendre. E quant il vit les riches armes, il se pensa qu'il nes i larroit mie. Tantost li vout ilueques oster le haume qui estoit trop bel |, aornés de precieuses pierres e trop riches. Més Achilles li fu au devant qui ne le peut sofrir, ains li coru sus en meïsmes l'eure. La ot grant meslee entre les deus poissans chevaliers, mes Achilles s'en torna qui ne peut ne ne vout sofrir Hector adonques plus, quar Hector l'avoit navré en la cuisse. Adonc i ot grant bataille e crueuse e d'une part e d'autre. Achilles qui mout avoit grant ire revint a la meslee quant sa cuisse fu estrainte e bendee. E tantost vit e parquit Hector qui toz s'estoit aclinés sor le col de son cheval por avenir au riche haume Polibetés qu'il n'i voloit laisser mie. Achilles qui ne guaitoit ne ne porpensoit autre choze, brocha le cheval des esperons, si feri Hector par derriere de son glaive en descovert, si l'en mist plus de trois piés ou cors, quar li aubers li estoit un petit souslevés por ce qu'il s'abaissoit par avant au cors qui gisoit a terre (34).*

L'auteur de l'Histoire ancienne a utilisé largement ici le Roman, mais le développement est plus cohérent dans l'Histoire que dans le Roman : dans le Roman en effet, après avoir tué Polibétés, Hector veut le dépouiller et Achille intervient pour l'en empêcher : c'est le début d'un combat singulier que la blessure d'Achille interrompt : jusqu'ici tout est conforme à Darès si l'on ne tient pas compte de l'allure littéraire des textes. Une fois pansé, Achille revient au combat ; Hector vient d'abattre un roi, il le tire par la

(34) Darès, XXIV fin : c'est le ms. G du Darès que connaît le compilateur, et il y trouve la forme *Poliboetem* (Polibetés dans le Roman aussi). — F. 133 *cd.* — Troie, 16155-16230 : le passage est trop long pour être reproduit.

ventaille pour l'emmener prisonnier sans songer à se couvrir de son écu ; Achille le frappe et le perce,

*Nel pot guarir l'auberc doblie*

Si le compilateur n'a pas mis en œuvre une troisième source — hypothèse à notre sens inutile —, il a combiné Darès et le Roman : conservant le canevas de Darès et ne donnant donc à Hector qu'une seule victime : Polibétés, il a « habillé » son récit avec celui de Benoît, mentionnant par exemple les soins reçus par Achille, et il a même enchéri sur les précisions du Roman parce qu'il est un homme méthodique : il nous explique pourquoi le haubert n'a pas protégé le malheureux Hector penché sur le chevalier qu'il venait d'abattre.

Ce souci de la vraisemblance l'a conduit ailleurs à suppléer aux silences du *De excidio Trojæ* grâce aux développements du Roman de Troie, sur deux points au moins : Darès est muet sur les sentiments de Polyxène à la mort d'Achille et sur les conséquences immédiates de la mort de « la roïne de Femenie » ; l'auditoire féminin de notre clerc devait se préoccuper du sort des héroïnes, gâté qu'il était par les romans ; de là les additions que nous allons relever :

1. Achille, amoureux de Polyxène, a été attiré dans un guet-apens par Hécube sous prétexte d'un rendez-vous d'amour, et assassiné par Pâris ; Darès s'en tenait là.

*Mais quiconques en eüst joie ne lëce, Polixena en fu mout triste quant ele sot qu'il ensi por li avait perdu la vie, et ne mie por ce qu'ele trop l'amast, mes por ce qu'ele estoit l'ochoisons de la traïson qu'ele n'avoit mie porparlee ne faite. (35).*

Il n'y avait rien de cela chez Darès, mais Benoît évoquait la colère de la jeune fille :

*ço sacheiz bien*

*qu'il l'en pesa sor tote rien :*

*S'osast, qu'en mal ne fust retrait,*

*Merveillos duel en eüst fait.*

(35) F. 140a. — Troie, 22445-22460. — La mort d'Achille dans ce guet-apens est relatée au chap. XXXIV de Darès.

*Vers sa mere en fu mout iriee  
que l'uevre aveit apareilliee.  
Por li est morz e si l'en peise...*

Notre auteur n'a pas voulu retenir la rancune que Polyxène garde à sa mère, mais il a noté lui aussi la protestation intime de la jeune fille contre la trahison, bien qu'elle ne fût pas amoureuse d'Achille; il l'a notée dans un souci de vérité psychologique auquel Darès est tout à fait étranger.

2. Plus loin, après la mort de la reine des Amazones, Penthésilée, tuée au combat par Pyrrhus, Darès omet totalement les réactions de ses sujettes, mais l'Histoire ancienne place alors leur départ et celui du roi de Paphlagonie, Philiménis, qui les convoie : cet épisode encore est presque certainement pris au Roman, bien que les circonstances en soient différentes pour des raisons que nous verrons. Déjà la périphrase qui désignait Penthésilée, *la roïne de Femenie*, était une formule française du Roman et non pas une formule dérivée du latin de Darès.

*Segnor e dames, la nuit ot en Troies grant dolor demenee ;  
mout fu la roïne de sa maisnee e de toz les autres regretee  
e plainte, mout i fu ramenteüe sa proëce e ses hardemens e  
sa grans chivalerie. Au roi Priant / parlerent les damoiseles  
qui remeses estoient e si li distrent qu'eles en lor regnes en  
riroient e avec eles le cors de la dame en porteroient por  
la doner sepulture. Li rois Prians lor otria le congié toz  
dolans e toz tristes, e avec eles pristrent congié maint baron  
des lointanes contrees qui plus avoient perdu que guaaignié  
en celui afaire, quar bien veoient e savoient que mais as  
Grijois ne poroient torner ne combatre, e dedens la cité  
avoit trop gent por la vile tenir toz jors e defendre por  
qu'ele ne fust traïe de ceaus qui garder la devoient. Por  
ce s'en parti li rois Philiménis, si s'en rala o tant de sa gent  
com il ot de remanant en Paphlagone o les Amazonienes. (36).*

(36) F. 142cd. — Troie, 25280-288 et surtout 25748-793. La mort de Penthésilée se trouve rapportée sans plus au chap. XXXVI de Darès, *in fine*.

Penthésilée avait sauvé la vie de Philiménis pris par Pyrrhus (Roman, 24169 ss.) selon le récit de Benoît, il n'y a rien là dessus,

C'est à deux reprises dans le Roman qu'il est question du départ de Philiménis qui va convoier le corps de Penthésilée; Benoît par ailleurs a trop insisté sur l'héroïne pour ne pas l'ensevelir dignement en fin de compte, après que, suivant Dictys, il a précipité son cadavre dans le Scamandre, — de son côté le compilateur de l'Histoire ancienne pouvait difficilement garder sur Penthésilée le silence de Darès devant un public qui connaissait ces vers du Roman :

*Li rei, li prince e li demeine  
 Qui de mort furent eschapé  
 Virent que cil de la cité  
 Faiseient plaît vil e hontos (37)  
 E a lor ues trop vergondos.  
 Del rei Priant pristrent congié,  
 Alé s'en sont e repairié (25748-754)*

. . .  
*Vait s'en li reis Philemenis  
 Mout angoissos e mout pensis :  
 De dous mil chevaliers de pris  
 N'en meine que neuf cenz e dis.  
 Cist en conduit Panthesilee,  
 Que tant fu proz e honoree  
 Que descî qu'a la fin del mont,  
 Sor totes celes qui naistront  
 Sera retraite sa proece  
 E sa valor e sa hautece (25767-776)*

. . .  
*De ses puceles honorees,  
 Dont ele avait mil amenees,*

---

ni sur la retraite des Amazones et des Paphlagoniens, ni dans Darès, ni même dans Dictys. Tite Live et Cornelius Nepos le font tomber devant Troie, ce dernier sous les coups de Patrocle; Dictys en fait une victime d'Achille. Le nom même du roi est Pylæmenes dans les mss. retenus par les éditeurs. Le manuscrit G de Darès le nomme Phillemenis, mais trois mss. du Roman, Philiménis, comme le ms. 20125 de l'Histoire ancienne.

(37) Allusion aux négociations d'une paix de capitulation, conduites par les traîtres Anténor et Enée.

*N'en tornerent que quatre cent  
E trente set, mien escient :  
Celes font duel demesuré (25783-787).*

La confrontation du texte en vers et du texte en prose permet de constater quel écart il y a du Roman à l'Histoire ancienne ; elle permet aussi de voir comment travaille l'historien, s'il est vrai que le récit de Darès et le roman de Benoît soient, comme nous le pensons, les seules sources de notre passage, et c'est pourquoi nous nous attarderons un peu sur cet épisode. L'Histoire ancienne n'a retenu du Roman que le fait même du départ des Amazones et du roi Philéménis avec le corps de Penthésilée, pas de réminiscence du texte en vers dans le texte en prose ; l'historien, plus soucieux des formes, notons-le en passant, fait faire aux *damoiseles* une démarche régulière auprès de leur suzerain d'occasion et Priam leur accorde leur congé ; mais surtout, comme notre auteur s'en tient à Darès quand Benoît l'a abandonné pour Dictys, un certain décalage se produit : l'Histoire ancienne n'a pas encore rapporté les manœuvres ténébreuses d'Anténor et ne parlera même pas de cette paix honteuse que, selon Dictys, le traître impose au vieux Priam ; on nous laisse prévoir une trahison, mais on ne la donne pas comme accomplie. Ainsi les circonstances sont différentes de part et d'autre : dans le Roman, l'intérêt que prend Philiménis aux funérailles de Penthésilée s'explique parce qu'elle lui a sauvé la vie au combat (v. 24169 ss.), il a fait embaumer son corps et attendu la paix pour l'ensevelir au pays de *Femenie* : la paix, même indigne de Troie, lui permet de partir dignement quand tout nouveau sacrifice des alliés paraît absolument vain.

Dans l'Histoire ancienne où le schéma de Darès n'a pas fait place à celui de Dictys, les traîtres ne se sont pas encore abouchés avec l'ennemi, il n'y aura pas de paix, même frauduleuse, et les Amazones se retireront de la lutte aussitôt après la mort de leur souveraine. Le *De excidio Trojae*, autrement dit Darès, ne parle pas de cela, mais notre narrateur, capable de le gloser agréablement à l'occasion, a été

conduit à introduire ici, où Darès décevait par son mutisme, les « informations », même suspectes à ses yeux, qu'il trouvait dans le Roman; il les a toutefois accommodées à son propre schéma narratif et à sa propre vraisemblance pour corriger l'impureté de leur source, leur donner la consécration historique et les transmettre à son public sous une forme acceptable.

On peut bien sans doute supposer avec L. Constans que l'auteur du Roman et celui de l'Histoire ancienne ont utilisé une source commune plus complète, un « grand » Darès, suivant l'hypothèse de Constans; mais cette hypothèse est assez gratuite et nous croyons même qu'en serrant ici les textes on peut légitimement l'écarter. Benoît n'a emprunté ni à Dictys ni au Darès que nous connaissons cet épisode du convoi funèbre de Penthésilée et du départ des Amazones et de Philémenis, ni l'un ni l'autre n'en fait mention (38), mais il a placé ce départ au seul moment où il soit moralement possible, au moment où les négociations de paix ont abouti; d'autre part il justifie l'escorte de Philémenis au convoi funèbre par la reconnaissance qu'il doit à l'héroïne qui l'a sauvé des Grecs. Mais Benoît ne suit pas non plus l'hypothétique Darès, car nous sommes dans le schéma de Dictys. Serait-ce que l'Histoire ancienne dépendrait de ce « grand » Darès? Le départ des Amazones s'y trouve plausible aussi, immédiatement après la mort de Penthésilée, leur reine, — mais le départ de Philémenis n'est plus justifié par un hommage posthume à la reine puisqu'il n'a pas été question de la rescousse et de la dette de Philémenis envers elle; ce départ est expliqué par le découragement de « maints barons » alliés de Priam.

C'est ici qu'on aperçoit le « raccord » : le nom de Philémenis n'a pas lieu d'être cité dans l'Histoire ancienne

---

(38) Dans Dictys, Pylaemenes (alias Philemenis) est tué par Achille (III, 5), Penthésilée aussi (IV, 3); pas un mot du départ des Amazones. Dans Darès, Pylaemenes n'est mentionné qu'une fois au milieu d'autres chefs alliés (XVIII); il n'est pas dit qu'il ait péri ou survécu. Penthésilée est tuée par Pyrrhus (XXXVI); rien non plus sur le départ des Amazones, comme on l'a vu plus haut.

plutôt que celui d'un ou de plusieurs autres chefs alliés inconnus, puisque c'est un sentiment collectif de démoralisation qui entraîne la désagrégation de la coalition; dans le Roman de Benoît, des motifs de convenance morale le mettaient personnellement en vedette; il n'en est pas de même ici, et si l'auteur de l'Histoire ancienne l'a mentionné sans raison particulière, c'est tout simplement parce que son nom figurait dans le Roman, et parce qu'il a voulu faire cette petite concession au public qui l'attendait. Il fallait donc lui faire place dans la compilation, mais en l'insérant dans le schéma « historique » de Darès, ainsi que le convoi funèbre de Penthésilée également omis par le *De excidio Trojae*; cette insertion nécessitait quelques retouches : pas de paix prévue dans Darès, donc pas de délai dans l'Histoire ancienne au départ des fidèles de Penthésilée; pas de motif non plus dans Darès au départ de Philemenis, donc une autre justification dans l'Histoire ancienne : la dislocation des contingents alliés des Troyens (39).

Ainsi donc il n'est pas nécessaire selon nous de recourir à un « grand Darès »; celui que nous possédons suffit, si l'on veut bien reconnaître à Benoît une grande fertilité d'invention et admettre chez notre prosateur une conscience d'historien assez pointilleuse : c'est cette préoccupation de fidélité à « l'historien » Darès qui l'a empêché d'accueillir les belles inventions du romancier, et, quand il en accueillait quelque une pour combler une lacune trop voyante de Darès, il se croyait encore tenu de la modifier pour l'assimiler (40).

(39) Cette addition au Darès en entraîne une autre : au chap. XXXVII de Darès Anténor tient un discours défaitiste, mais ne fait pas état de défections chez les alliés, tandis qu'il en parle dans le discours correspondant de l'Histoire ancienne (f. 143a).

(40) Signalons que les deux additions à Darès les plus pittoresques sont étrangères au roman de Benoît; L. Constans les a reproduites (t. V, pp. 316-7 et 317-8) : l'une est une protestation contre les divertissements scandaleux qui marquent les veillées funèbres encore au temps de l'auteur, et qui sont un héritage des coutumes païennes; l'autre, empruntée à un guide de Rome contemporain, évoque les « hautes pyramides » où les Anciens logeaient les cendres de leurs morts, et en particulier « l'aiguille de Rome » où se trouvent, « en som ou pomel, les cendres du roi Jule Cesar,

## APPENDICE

LES SURVIVANTS DE TROIE. — Il nous sera permis de prolonger l'analyse de l'Histoire ancienne, bien que ses derniers développements troyens ne doivent plus rien au Roman de Benoît ; le récit de Darès s'arrête à la fin de la guerre ; celui de Dictys, et celui de Benoît, qui le suit généralement, traitent plutôt des « retours » des chefs grecs que de la destinée des Troyens survivants. L'Histoire ancienne est plus explicite au contraire sur ces derniers :

*Segnor e dames, quant Troies fu destruite, quatre maniere de gens s'en partirent, si vos dirai qui il furent e ou il alerent e quels terres il tindrent e puplerent, e bien sachés que de sa les mons n'abitoient nulles gens adonques ne ne manoient, fors un poi de jaians qui tant com il voloient de terre i tenoient (41).*

Ces « quatre manieres de gens », ce sont Hélénius et son groupe, « la gens menue », Anténor et ses compagnons, Enée enfin ; si nous laissons de côté Enée dont il sera question par ailleurs, nous devons cependant faire état d'un quatrième élément, ceux des Troyens qui sont demeurés en Asie mineure.

1. *Helenus, li fiz au roi Priant, e la roïne Hecuba e Cassandra e Andromaca a toz ses enfans s'en partirent e pluisor autre en lor compaignie. Cist s'en alerent dolant e triste, si com cil qui plus i avoient perdu e en dolorous damage que null des autres. Helenus, qui mout estoit sages, les enmena a Cernosium. La demorerent il tant com il voudrent e si se reposerent de la grant dolor qu'il avoient*

---

*ce dient li pluisor e content.* » Sur ce dernier monument, voir *Mirabilia urbis Romae*, chap. 19 : « De Vaticano et Agulio » [rédaction de 1140 environ], R. VALENTINI et Q. ZUCCHETTI, *Codice Topografico della Citta di Roma*, t. III, pp. 43-44 : « Juxta quod [scil. S. André] est memoria Caesaris, id est agulia, ubi splendide cinis ejus in sarcophago requiescit... Superius vero ad malum, ubi requiescit, auro et pretiosis lapidibus decoratur. » Il s'agit de l'obélisque du Vatican.

(41) F. 147ab.

*demenee. Puis tint e pupla Helenus une grant partie de Macedoine* (42).

C'est encore ici la version de Darès qui se perpétue, dernier emprunt au moment où s'arrête son récit. La tradition classique est bousculée ici, ni Hécube n'a succombé sous Troie, ni Cassandre à Argos, et le nom de lieu vient aussi d'un texte de Darès estropié ou mal lu : « Helenus cum Cassandra sorore et Andromacha Hectoris fratris uxore et Hecuba matre Cherronensum petit » (43). Mais Darès n'en dit pas plus long et la mention de la Macédoine ne se trouve ni chez Dictys ni chez Benoît : le Roman disait seulement d'Hélénus qu'une fois libéré par les Grecs à la prière d'Anténor (on lui savait gré d'avoir fait remettre à ses compatriotes le corps d'Achille), il avait obtenu d'eux la liberté d'Andromaque, puis la garde des deux fils d'Hector (44).

Notre compilateur a pu trouver chez Servius ce qu'il ne lisait pas dans Darès : « Cum multi evaserint Trojanorum periculum, ut Capys qui Campaniam tenuit, ut Helenus qui Macedoniam, ut alii qui Sardiniam secundum Sallustium. » (45).

2. *Après s'en partirent la gens menue qui ensamble s'estoient trait e eschapé estoient de la desconfiture. De ces i ot grant habundance; cist exploiterent tant e quistrent qu'il orent nés, si se mistrent en mer e tant errerent qu'il vindrent en Sartaigne. La ne vouldrent il mie demorer por ce qu'il ne voloient jamais estre sous autrui seignorie e totes les sivrèrent autre de lor gent meïsmes qui puis orent de tote la terre de Sartaigne la seignorie...* (46).

Là encore la source est vraisemblablement Servius, dans le passage précédent (47), mais nous ne savons si notre

(42) F. 147b. — Il leur donne ici 1200 compagnons, là 2500.

(43) XLIII *in fine*. — Pas question dans Darès des enfants d'Andromaque.

(44) V. 26322 ss. et 27263-272. — C'est la version de Dictys qui ne parle pas de l'émigration d'Hélénus et maintient un des fils d'Hector, Laodamas, auprès d'Andromaque captive en Epire.

(45) Aen. I, 242; nous retrouverons plus loin ce passage (n. 52).

(46) F. 148b. — Sur ces diverses migrations, cf. J. PERRET, *Les origines de la légende troyenne de Rome* (281-31), thèse de 1942.

(47) Cf. aussi Aen. I, 601 : ... alii Sardiniam sicut Sallustium...

auteur a inventé ou emprunté les indications qui suivent, où se trouvent combinées des légendes qui étaient distinctes dans l'Antiquité :

... e cil qui parti s'en estoient errerent tant d'isle en isle e de terre en terre, tos tans par mer, qu'il ariverent au port la o ore est la cités de Venise assise. Quant la furent parvenu e issu a terre, il esguarderent e la terre e la mer / illueques basse e a petit de parfundece, si se traïstrent a conseil ensamble qu'il feroient, quar de franche lignee estoient, si ne seroit raisons ne droiture qu'il a null servage se sosmeïssent. Adonc fu lor conseils tels qu'il distrent qu'en terre ne herbergeroient il mie, que par ce ne clamast aucuns sor aus seignorie, mes en la mer, ou nus ne savoît que dire, feroient il lor habitations e lor manandises. Tantost com cis conseaus fu pris, ne s'atargerent mie, ains se logierent sor terre e puis comencerent lor nés apareillier e faire si qu'il peüssent terre metre ens e porter fors por faire une mote en la mer ou l'aigue estoit mout parfunde por ce que la forterece feïssent por estre a franchise. A ce faire ne mistrent mie longe atendance, ains i ouvrerent tant qu'il i firent tel isle o il se porent segurement herberger e atraire, e il se firent (48).

L'Antiquité a connu la légende sarde de l'émigration troyenne, on l'a vu plus haut ; elle a connu aussi la légende énéte dont il sera question plus loin, mais non pas celle d'une fondation de Venise par le menu peuple de Troie avant toute intervention d'Anténor ; Venise étant en fait une ville relativement récente, il ne peut s'agir ici que d'une légende médiévale, peut-être suscitée par le patriotisme vénitien et diffusée à l'occasion de la Quatrième Croisade ? Que notre compilateur ait pris part ou non à la Croisade, la curiosité

---

Pour M. PERRET, thèse, pp. 130-156, Salluste est la source de tous ceux qui ont mentionné cette colonisation : Silius Italicus XII, 359-360, Pausanias X, 17,2, Solin IV, 1, Isidore, Etym. XIV, 6,39. Il y a d'ailleurs quelque confusion dans cet épisode de l'Histoire ancienne : la Sardaigne paraît d'abord n'être qu'une escale, abandonnée ensuite, puis enfin possédée par les émigrants troyens.

(48) F. 147bc.

des choses vénitiennes devait être assez grande en Flandre au début du XIII<sup>e</sup> siècle (49).

3. *Que li fill Hector enchaucerent le roi Antenor de Troies fors de la contree a force. — Entrues, beau segnor, que cil ensi se penoient de lor cité faire, dont l'uevre ne fu mie tost consumee, avint que li fill Hector e sa gent envaïrent Anthenor e la soe gent qui remés estoient a Troies, quar bien lor estoit dit e conté, e il bien le savoient, qu'Anthenor avoit toz sous Troie traïe. Mais Livinus li poestes dist qu'il dui la traïrent, Eneas e Anthenor, mais Sisenna est encontre qui dist / qu'Eneas ne la traï mie, mais Anthenor, por ce qu'il herberga les messages de Gresse que Agamemnon e li autre envoierent por dame Helaine au roi Priant requerre. E s'i herberga ausi Ulixés qui en porre abit vint a Troies por veïr la vile, les gens e la forterece. Anthenor le reconnut bien e si n'en retint mie ne fist savoir au roi Priant ne a nului de sa maisnee, e por ceste choze si dist Sisenna qu'il sous fist la traïson, ne qu'Eneas ne le sot trosqu'atant qu'il l'ot tote porchacee e faite e que noiens estoit mais de la vile aidier e defendre socorre. Por ceste choze envaïrent li fill Hector le roi Anthenor e il entra en mer au plus tost qu'il pot, e o lui sa gent e sa maisnee dont il i ot mout ensamble quant il furent es nés entré, deus mile e cinq cent e cinquante (50).*

Nous voilà ramenés en arrière, aux événements de la guerre de Troie et à la trahison d'Anténor; de multiples textes grecs, puis surtout latins, ont rapporté cette trahison (51); notre auteur connaissait les versions de Darès et de Dictys dont nous avons parlé déjà, mais la discussion qu'il institue sur ce point prend appui sur un passage précis de Servius qui mentionne en effet Livius (Tite Live, I, 1, 1-4) et Sisenna, inconnus autrement au XIII<sup>e</sup> siècle (52) : dans

(49) Nous ne savons où l'auteur de l'Hist. anc. a puisé. Vincent de Beauvais par exemple (*Spec. hist.*, t. IV, II, 63), trop succinct pour avoir pu servir ici, ne mentionne que trois migrations initiales : celles d'Enée, d'Anténor et d'Hélénus.

(50) F. 147-148.

(51) Cf. M. PERRET, thèse, pp. 157-181. — Voir en particulier Darès XXXIX, Dictys IV, 18 et 22.

(52) Servius fait allusion à la trahison d'Anténor au moins à

l'Histoire ancienne, Livius devient Livinus et poète. L'accueil fait par Anténor aux Grecs n'a pas été inventé par notre historien (53), mais nous ne voyons pas où il a pris qu'Anténor ait été expulsé par les fils d'Hector; dans le Roman de Troie, c'est Enée qui le fait écarter (54).

*Qu'Anthenor ala tant par mer qu'il vint o cil de Troies estoroient lor cité qui ore est Venise.* — Telle est la rubrique qui annonce les pérégrinations d'Anténor; notre compilateur ne fait pas de lui le fondateur de Padoue comme le voulait la tradition la plus accréditée dans l'Antiquité et connue au Moyen Age (55), mais il l'agrège au menu peuple qui a fondé Venise; ceux-là l'accueillent et font de lui leur roi : *Adonc fu la cités faite e creüe e si l'apelerent Anthenoride por Anthenor, e Anthenorides en orent a non li pueple, mais puis i ot un roi qui ot a non Henetus, por le cui non la cités ot a non Enethia, e cil qui après vindrent*

trois reprises (Aen. I, 242 et 647, II, 15), voici le premier et le plus important de ces textes :

*Aen.* I, 242 (éd. Thilo, 1881, I, 90) : *Antenor potuit...* : non sine causa Antenoris posuit exemplum, cum multi evaserint Troianorum periculum, ut Capys qui Campaniam tenuit, ut Helenus qui Macedoniam, ut alii qui Sardiniam secundum Sallustium; a) sed propter hoc, ne forte illud occurreret, iure hunc vexari tamquam proditorem patriae. Elegit ergo similem personam; *hi enim duo Troiam prodidisse dicuntur secundum Livium*, b) quod et Vergilius per transitum tangit, ubi ait « se quoque principibus permixtum agnovit Achivis », c) et excusat Horatius dicens « ardentem sine fraude Troiam », d) hoc est sine prodicione : quae quidem excusatio non vacat; nemo enim excusat nisi rem plenam suspicionis. *Sisenna tamen dicit solum Antenorem prodidisse e)*...

a) *Hist. fragm.* II, 11; b) I, 1; c) *Aen.* I, 488; d) *Carm. saec.* 41; e) *Hist. Rom. rell. Peter*, p. 277.

(53) Tout cela est dans Benoît.

(54) Cf. éd. *Constans*, t. V, pp. 19-20, le résumé des vers 27355-547 du Roman.

(55) Ainsi Godefroi de Viterbe (†1191) mentionne la fondation de Padoue, où Anténor est enseveli, avant celle de la mythique Sicambria (*M.G.H.SS.*, XXII, 201). Par suite d'un contresens sur le texte de Dictys, le Roman de Benoît lui fait fonder Corcire Menelan sur la côte adriatique (cf. la référence de la note précédente); quant au Roman de Troie en prose, il fait de lui successivement le fondateur de Venise et de Padoue, où est encore son tombeau.

le non li changierent e l'apelerent Venethiam. Cele cités dont vos oés criut mout e enforsa si com vos poés entendre, quar affait que li lignage croissoient, croissoient il l'isle e les riches manandises, e tant firent que tote la terre joust la mer e en sus grant piece fu a aus e a lor laborages apendans e acline (56).

Il n'est pas très surprenant que notre historien ait pris pour un nom de ville, Venise, ce nom de Venetia qu'il pouvait lire par exemple chez Servius, et qui ne désignait à l'époque classique qu'une contrée; c'est à Servius au reste qu'il emprunte le mythique roi Henetus, les autres textes latins évoquant un peuple, les Heneti, qu'on faisait venir de Paphlagonie (57). Plus loin, l'Histoire ancienne fait repartir Anténor; il s'en va de Venise avec un fils de Priam qui l'avait accompagné et émigre « en Pannone », où ses compagnons et lui-même fondent une nouvelle cité, Sichambriam : c'est la capitale d'un nouveau peuple que l'empereur Valentinien utilise contre les Alains et honore du nom de *François*, c'est aussi com *hardis e crueus*. Ces Troyens baptisés Français sont ensuite victimes de l'ingratitude romaine et après la destruction de leur capitale émigrent à nouveau dans les régions du Rhin. On a reconnu la légende de l'origine troyenne des Francs, qui se complète aussitôt de justifications dynastiques : « Faramons », premier roi franc, est un descendant de Priam par ce Priamide « jouvenceau » qui accompagnait Anténor à Venise et en Pannonie (58).

4. Si nous réservons le cas d'Énée, il reste encore un dernier groupe, celui des Troyens demeurés en Troade :

(56) F. 148a.

(57) Cf. PERRET, thèse, pp. 177-8 et 254-6. — SERVIUS, *Aen.* I, 243 : *Illyricos penetrare sinus...* : Antenor non Illyricum, non Liburniam, sed Venetiam tenuit. Ideo autem Virgilius dicit *Illyricos sinus*, quod inde venit quidam Henetus rex qui Venetiam tenuit, a cuius nomine Henetiam dictam, posterii Venetiam nominaverunt.

(58) Cf. E. FARAL, *La légende arthurienne. Etudes et documents*, t. I, appendice I, pp. 281 ss., et A. ECKHARDT, Sicambria, capitale légendaire des Français en Hongrie, *Revue des études hongroises*, VI (1928), pp. 166 ss. — Tout ce développement sur les origines troyennes des Francs est pris au *Liber historiae Francorum*.

l'Histoire ancienne ne donne à leur propos que quelques indications, mais elles sont assez curieuses :

... li fill Hector qui creü furent e preu e vaillant, quant il en orent Anthenor enchacé, estorerent une cité, si com li pluisor dient, por restorer Troies, e Troies premerement le nomerent; de ceaus issi mout grant gens qui puis la cité apelerent Septe, — ne sai mie bien la raison por quoi, se ce ne fu li septisme qui ja estoit ou non de Troies estoree, o por la siute des gens espars e repus que cil avoient que l'avoient estoree. Or vos en tenés quel que vos volés. E qui meillor raison en savroit mostrer e rendre, ja ne m'en corroceroie. De ceste gent issi grans pueples qui estorerent ausi une Troies en une des parties qui estoit de la grant Troies la destruite, e une autre qui or est apelee Sains Johans de Salogres. Ensi remouteploierent e criurent cil qui eschaperent de Troies (59).

Notons d'abord qu'il ne s'agit plus d'émigrants et que les diverses fondations dont il est question se placent sinon en Troade, du moins en Asie mineure. Trois fondations de ville sont énumérées : 1. une nouvelle Troie, plus tard appelée Septe, dont le site n'est pas précisé, fondée par les fils d'Hector, puis, plus tard, 2. sur le site ancien de Troie, une autre nouvelle Troie, et 3. dans une région indéterminée, Saint-Jean de Salogres. Ce sont les villes 1. et 3. qu'on souhaiterait identifier.

Septe, selon nous, pourrait être l'antique Scepsis et quelques lignes de Strabon nous paraissent la source lointaine des allégations de l'Histoire ancienne : « Palaescepsis est située au-dessus de Cébrèn... elle s'appelait autrefois Scepsis, peut-être parce qu'on la voit de partout... plus tard les habitants de cette ville furent transférés à soixante stades plus bas dans la Scepsis d'aujourd'hui par Scamandrios, fils d'Hector, et Ascagne, fils d'Enée... » (60). Mais nous ne connaissons pas les intermédiaires de Strabon à l'auteur de l'Histoire ancienne; nous savons toutefois que Scepsis, qui passait pour avoir été évangélisée par le centurion Corneille,

(59) F. 148b.

(60) XIII, 608; cf. PERRET, thèse, p. 159.

était demeurée siège d'un évêché jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle (61), elle ne devait donc pas être tout à fait inconnue des Chrétiens d'Occident qui avaient eu des relations avec Byzance. La première explication étymologique (*septisme*) nous garantit la forme de son nom, la seconde explication n'est pas claire, mais la mention des fils d'Hector nous paraît prouver la filiation « strabonienne » de ce passage.

Dans le cas de Saint-Jean de Salogres, nous n'avons pas de texte pour étayer une identification, mais M. E. Honigman, que nous avons consulté, estime qu'il s'agit d'Ephèse (62) et fonde cette affirmation sur l'évolution phonétique de Θεολόγον en Salogre et sur la substitution de cette épithète de Saint-Jean au toponyme de la tradition antique. C'est cependant la première fois que ce nom apparaît, semble-t-il.

Dans le cas de Septe comme dans celui-ci, et quoi que l'on pense des identifications proposées, on ne peut s'expliquer ces résurgences troyennes qu'à la faveur d'un courant d'intérêt et d'un ensemble d'informations suscités par la Croi-

(61) LEQUIEN, *Oriens christianus* (1740), t. I, pp. 783-4. — Voir plus récemment : E. HONIGMANN, *Le Synekdèmos d'Hieroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1939, p. 24, qui renvoie à W. LEAF, *Skepsis in the Troad, Anatolian Studies presented to Sir W. Ramsay*, Manchester, 1923, pp. 267-281.

(62) Voici les observations que M. Honigmann a bien voulu nous communiquer et dont nous le remercions à nouveau : « Sains Johans de Salogres est selon moi Ephèse. Salogres me semble présupposer un \*Salogon, comme Saint-Jean d'Acre, Ac(c)on, ou Londres, London. C'est donc Ὁ Ἄγιον Ἰωάννην τὸν Θεολόγον. Il est bien connu que les formes médiévales et modernes dérivées de toponymes de l'Antiquité correspondent d'habitude à leurs accusatifs, comme (ἐξ) Ἄμισον > Samsun. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le voyageur Ibn Battutah (II, p. 308) transcrit également le Θ de Ὁ Ἄγιος Θεολόγος par un S (Ayasluq), et le nom moderne est du reste Ayasoluk. Quant au nom de Theologos, en italien Altoluogo, pour Ephèse, cf. les remarques de W. TOMASCHEK, *Zur histor. Topographie von Kleinasien, Sitzungsber. de Vienne, phil.-hist. Kl.*, vol. 124 (1891), VIII Abh., pp. 32-33, et de H. KRETSCHMER, *Die italienischen Portolane des Mittelalters*, Berlin, 1909 (*Veröffentlichung. d. Instituts für Meereskunde u. d. Geogr. Instituts a. d. Univ. Berlin*, Heft 13), p. 654a, s.v. *Alto Luogo*, et p. 521, dans le *Portolano Rizo* ch. 247 : la « Chiezia de San Zouane vangeliista » près de « Efxo ». »

sade dans des milieux flamands ou picards qui avaient largement participé à ces saintes aventures.

### III. — ENEAS

L'auteur de l'Histoire ancienne ne procède pas avec les aventures d'Enée autrement qu'avec les malheurs de Troie : il s'en remet presque exclusivement à un seul guide, qui est ici Virgile ; s'il abrège ses développements comme il est naturel vu les perspectives de l'Histoire ancienne, ou même s'il élimine les passages qui lui paraissent d'une historicité douteuse, ainsi tout ce qui est mythologie, il suit cependant l'Enéide fort scrupuleusement dans son ordonnance et souvent même dans son détail. Il reste dans tout cela peu de place pour l'influence du Roman d'Enéas, auquel l'historien marque du reste explicitement son mépris :

*En celui temple [de Cumes] prist respons Eneas qu'il alast a Sebile qui en cele forest manoit, vielle e decrepie, e cele l'en menroit a infer por veïr l'arme d'Anchisès son père e de tote sa lignee qui de cest siecle trespasé estoient, mais tot ce est mesonge, car onques Eneas en infer ne fu tant com il fust en vie (s'il n'i fust par songes), e après sa mort li sambla qu'il i venist trop tost, quar il a sa volenté ne s'en repaira mie ariere, e qui oïr veut coment il i ala e coment l'i mena Sebile, si le quiere ou romans d'Eneas e de Laivine o de Virgile (63).*

Les additions massives du romancier au poème de Virgile ne sont jamais reprises dans l'Histoire ancienne, qui laisse par conséquent de côté les longs développements consacrés aux tourments amoureux de Laivine et d'Enéas ; par contre, fréquemment l'Histoire ancienne reproduit tel ou tel passage, tel ou tel détail même qui figure dans l'Enéide, mais que le Roman avait omis. Cependant quelques menus traits que l'on relève ici ou là prouvent non seulement que notre historien connaissait le Roman, mais qu'il avait le texte sous les yeux ou dans l'oreille ; il est même possible que ce soit le silence total de l'Enéas sur les aventures méditerranéen-

(63) F. 159b.

nes d'Enée entre Troie et Carthage et la suppression radicale du chant III de l'Enéide dans le roman français, qui aient incité le nouveau narrateur à se contenter dans cette partie de son récit d'un raccourci beaucoup plus rapide qu'il n'est ailleurs.

Le point de départ est différent chez les trois auteurs : on connaît celui de Virgile, qui expose d'abord le ressentiment de Junon contre les Troyens pour en venir à la tempête qui jette la flotte d'Enée sur la côte d'Afrique. Le Roman d'Enéas s'ouvre sur l'incendie de Troie : le domaine du héros est à douze grandes lieues de là, mais Vénus engage son fils à partir et il lui obéit ; il trouve miraculeusement vingt barges ou nefes abandonnées par les Grecs, il s'y embarque avec ses gens, son père, son fils et ses trésors (3000 écus). Pour l'Histoire ancienne nous avons déjà exposé dans quelles conditions elle fait s'expatrier les autres Troyens : le départ d'Enée est conté ici suivant la tradition du Darès ; les Grecs avaient épargné Enée comme Anténor, mais ils bannissent ensuite Enée qui a essayé de leur cacher Polyxène ; il s'embarque sur les navires qui avaient servi à la navigation de Pâris, avec 3400 guerriers, son père, son fils et ses trésors. Puis le narrateur s'interrompt pour nous renseigner sur Friga, sur Francios et surtout sur la lignée des rois de France qui remontent jusqu'à Japhet en passant par Faramon et Priam.

Les trois textes se rencontrent à la tempête des premiers vers de l'Enéide, mais, comme nous l'avons noté, à la différence du Roman d'Enéas, l'Histoire ancienne ne conserve aucun élément mythologique et par suite ne rapporte pas cette tempête à la colère de Junon. Les deux textes français demeurent approximativement parallèles entre eux et au texte virgilien dans tout le cours du chant I (repère commode pour nous, mais qui ne correspond à aucune division des textes français) : l'entrevue de Vénus et de Jupiter, la mission de Mercure auprès de Didon (Aen. I, 223-304) sont toutefois escamotées par eux, tandis que le poète français est seul à maintenir l'initiative de Vénus pour gagner Didon à son fils (Aen. I, 657-698) ; il se dispense au reste

de faire intervenir Cupidon (64). Au seul endroit où l'Enéas s'écarte de l'Enéide, quand les envoyés du chef troyen se présentent à la reine et recueillent une invitation pour Enée, l'Histoire ancienne rappelle la version virgilienne : Enée, sans doute, n'est pas dissimulé par un nuage comme il l'est chez Virgile, mais il apparaît quand il le faut pour retrouver ses compagnons perdus et recevoir directement l'accueil aimable de la reine.

Les récits d'Enée qui occupent dans l'Enéide les chants II et III ont été limités dans le Roman aux derniers épisodes troyens, c'est-à-dire à ceux du second chant ; encore passe-t-il sur la mort de Laocoon, les apparitions d'Hector et de Créuse à Enée, mais il place à ce moment l'enlèvement du Palladium auquel Virgile renvoie par allusion. La narration d'Enée prend fin lorsqu'il a échappé à l'incendie. Plus rapide encore sur les dernières heures de Troie et muette sur les derniers combats, l'Histoire ancienne expose pourtant comment Créuse meurt de douleur et comment son fantôme apparaît à son époux ; puis l'auteur résume très brièvement le chant III dont il ne retient guère que l'escale en Macédoine chez Hélénius et Andromaque et la mort du vieil Anchise à Drépane.

Le roman de Didon, plus touchant sans doute, a par contre retenu davantage les deux auteurs français ; le Roman d'Enéas a même largement sacrifié aux modes littéraires du XII<sup>e</sup> siècle, insisté sur la peinture de l'amour naissant et inquiet, amplifié les discours douloureux de Didon ; en désespoir de cause, l'amante trahie recourra vainement aux artifices d'une sorcière. Beaucoup plus sobre, l'Histoire ancienne resserre le développement virgilien et substitue à la double intervention de Jupiter et de Mercure la machine plus simple d'un songe d'Enée.

L'épisode sicilien (chant V) est presque aussi maltraité que le chant III dans nos deux textes : les jeux en mémoire d'Anchise ne donnent lieu qu'à trois vers dans le Roman d'Enéas, à quelques lignes dans la prose de l'Histoire ancienne ; le romancier a cependant imaginé un « conseil des

---

(64) V. 804 ss.

barons » pour trancher les hésitations d'Enéas. Plus loin, il est le seul à tirer parti de la descente aux Enfers, à laquelle il consacre près de 800 vers et qu'il relate, somme toute, fidèlement; l'auteur de l'Histoire ancienne a, comme on l'a vu, radicalement supprimé ces inventions d'un paganisme menteur.

Avec les livres « italiens », l'intérêt se réveille et Virgile est utilisé plus exactement : du chant VII nos deux auteurs sont cependant d'accord pour sacrifier la mythologie, Junon et Allecto; la reine Amata en reçoit plus de relief dans le Roman d'Enéas : sa colère, son désespoir ne tiennent qu'à sa passion anti-troyenne, c'est elle qui déchaîne Turnus. L'Histoire ancienne resserre le récit sur ce point, et ailleurs, même quand le Roman le développe : il en est ainsi encore de l'épisode des bagarres qui suivent la mort du « cerf privé », véritable combat dans l'Enéas puisqu'il comporte l'intervention de cent chevaliers et la prise d'un château-fort; à plus forte raison, lorsque de son propre chef le romancier invente des scènes de conseil pour couronner la mobilisation et la concentration des alliés de Turnus, ou décrit les préparatifs de défense qu'Enéas entreprend dans son château de Montauban, il n'y a jamais de passage correspondant chez le prosateur français; conformément à ses principes, il supprime les scènes chez Vulcain, les séductions de Vénus et les travaux des Cyclopes, que le Roman conservait, mais plaçait plus tôt que dans Virgile, avant le voyage à Pallantée. Les deux textes par contre rapportent très fidèlement les exploits et la mort de Nisus et d'Euryale (chant IX) qui devaient toujours émouvoir les cœurs des chevaliers et des dames, bien qu'en bon clerc notre historien ait peu de penchant pour les actions militaires : *Segnor*, dit-il après la mort d'Hélénor et de Licus (65), *que vos deviseroie je plus de l'assaut e que vos diroie je : cil i fu navrés e cil ocis, e cil i fist grant proece e cil n'en i fist nulle. Li non sunt avers de l'estrange anciein language, por ce si n'en avés vos que faire* (66). Que répondre à tant d'humour?

(65) Cf. Aen. IX, 544-562.

(66) F. 167b.

Les trois derniers chants appellent peu de remarques ; l'Histoire ancienne continue de condenser la narration du poète latin, sans négliger aucun de ses éléments essentiels ; tout au plus omet-elle les funérailles de Pallas. Elle ne retient pas les vastes additions de l'Enéas, ni les plaisanteries gauloises de Tarcons à l'amazone Camille, ni la description du tombeau de la même Camille, ni les quinze cents vers consacrés aux amours de Laivine et d'Enéas et spécialement au débat entre l'héroïne et sa mère, ni même les deux cents derniers vers qui reprennent après le combat singulier et la victoire d'Enée le thème de l'amour inquiet et mènent enfin Laivine et le héros troyen au mariage attendu.

Ainsi, si l'on excepte un commun dédain pour le chant III de l'Enéide, rien dans l'ordonnance du récit n'atteste que l'auteur de l'Histoire ancienne ait utilisé le Roman d'Enéas ; il s'en tient fidèlement à l'Enéide dans les rares occasions où le romancier s'en écarte. Si l'on considère par contre, non plus la structure, mais le détail de sa version, si l'on opère quelques sondages dans son texte, on constate d'abord que sa fidélité à Virgile ne concerne que le narrateur, que sa « rigueur historique » le laisse généralement indifférent aux valeurs littéraires et que la poésie virgilienne ne transparaît qu'exceptionnellement chez lui ; cela ne peut surprendre, mais, quand il s'en donne le temps, il est néanmoins capable d'une invention familière qui a quelque agrément, surtout quand elle se substitue aux froides noblesses de la tradition épique. Le détail de sa rédaction nous apprend aussi qu'il ne méprise pas les romans au point d'ignorer l'Enéas : il s'en inspire bien rarement sans doute, mais dans trois rencontres au moins sa dépendance est incontestable, comme nous allons le montrer.

Nous ne citerons le premier passage que pour caractériser ce ton familier, si bien accordé aux réalités concrètes, qui n'a sans doute pas les mérites de la poésie élégante de Virgile, mais au moins un agrément simple, moins plat au surplus que les trois vers correspondants de l'Enéas ; où Virgile écrivait :

At primum silici scintillam excudit Achates  
 Succcepitque ignem foliis atque arida circum  
 Nutrimenta dedit rapuitque in fomite flammam.  
 Tum Cererem corruptam undis Cerealiaque arma  
 Expediunt fessi rerum frugesque receptas  
 Et torrere parant flammis et frangere saxo...

le Roman disait seulement :

*Les feus alument el gravier  
 si apresterent lo mangier,  
 el bois lo pristrent liement...*

et l'Histoire ancienne plus joliment : *Adonc esbatirent le fu a lor fusils de lor pierres, si firent grans fus, quar la plus très bele forés qui peüst estre de pins e de sapins e d'autres arbres illueques estoit trosque sur la mer prouchaine. E lors mistrent fors des nés les fromens qui moillié estoient e lor armes e lor dras, si resecherent tot e rapareillerent e si mangerent si come cil qui grant mestier en avoient, quar mout avoient jeüné e veillé e en grant paine (67).*

Des trois passages suivants que nous avons relevés, le premier seul a quelque mérite littéraire et paraît destiné à un auditoire féminin, mais tous trois trahissent un emprunt à l'Enéas : indices bien menus assurément, mais absolument incontestables. Le charmant « portrait » du cerf de Silvia doit beaucoup au texte de Virgile, mais emprunte au Roman le détail caractéristique des cornes utilisées comme chandeliers à la table du seigneur :

*Cele avoit nori un cerf grant e parcreü que si frere li avoient aporté de la forest si giovane qu'il l'avoient tolu a la mere. Li cers estoit entre les gens devenus si privés qu'il sofroit que la damoisele le pinoit e aplagnoit a sa main e qu'ele li faisoit capeaus de flors e de fueilles / en ses cornes, e si tenoit ausi sor les rains de ses cornes les chandeles toz*

---

(67) *Aen.* I, 174-179. — *Enéas*, 288-290 : les vers additionnels (p. 209 de l'éd. SALVERDA DE GRAVE, C.F.M.A.) n'ajoutent rien d'intéressant. — *Hist. anc.* f. 150c. Le compilateur a pu faire uncontresens sur *arma* puisque *Cerealia arma* désigne les ustensiles de cuisine.

cois e en pais a la table devant son segnor e devant toz les autres. Mout estoit cil cers bien afaitiés e mout l'amoient tuit cil de la cité e dou chasteau, e plus l'amoit que tuit li autre la damoisele, e quant tant avoit esté cil cers avec les gens com il voloit en la sale o es chambres, si s'en aloit esbanoier par les forés avec les autres e puis repairoit a la vespree (68).

Autant que le trait pittoresque du cerf-chandelier, les formules suivantes qui présentent l'héroïne Camille rappellent le texte correspondant de l'Enéas avec l'antithèse qu'elles soulignent :

<p>Le jor est rois, la nuit [raïne; ja chanberiere ne mes- [chine anvion li le jor n'alast, ne ja la nuit nus hom [n'entrast dedanz la chambre ou [ele estoit.</p>	<p>E quant ele fu venue a Laurente, ele fu assés esgardee des dames de la cité por ce qu'ele se maintenoit le jor come chivaliers e la nuit n'entrast ja nus hom, tant fust ses privés, en ses cham- bres avec li ne avec ses puceles (69).</p>
--	---

(68) *Hist. anc.* f. 162ab. Voici les vers de Virgile (VII, 483-492) et ceux de l'Enéas qui nous intéressent (3552-59)

Cervus erat forma praestanti et cornibus ingens,  
Tyrhidae pueri quem matris ab ubere raptum  
Nutribant Tyrhusque pater, cui regia parent  
Armenta et late custodia credita campi.  
Assuetum imperiis soror omni Silvia cura  
Mollibus intexens ornabat cornua sertis  
Pectebatque ferum puroque in fonte lavabat.  
Ille manum patiens mensaeque assuetus erili  
Errabat silvis rursusque ad limina nota  
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.

*Tant ert li cers de bone orine  
que la nuit servoit al mangier,  
si ert en lou de chandelier  
devant le pere a la pucelle.  
Mervoilles ert sa teste belle,  
Quant uns granz cierges li ardoit  
sor chascun rain que il avoit.  
Issi servoit chescune nuit...*

(69) Le texte de Virgile est assez différent :

Bellatrix, non illa colo calathisve Minervae  
Femineas assueta manus, sed proelia virgo  
Dura pati cursuque pedum praevertere ventos (VII, 805-807)

Enfin la même influence du poème français apparaît dans deux passages connexes de l'Histoire ancienne, et dont le premier substitue la version de l'Enéas à celle de l'Enéide (un *anel* à un *baudrier*), tandis que le second les réunit et mentionne à la fois *anel* et *sainture* : il s'agit de la mort de Pallas et de la mort de Turnus qui sont liées par le poète latin, comme celles de Patrocle et d'Hector chez Homère :

1. ... Et laevo pressit pede talia fatus  
Exanimem, rapiens immania pondera baltei...

Nescia mens hominum fati sortisque futurae...

Turnus lo vit mort de-  
[vant soi,  
un anel choisist en son  
[doi  
que Eneas li ot doné  
molt i ot bon an cest ané  
un lioncel jet d'un ja-  
[gonce,  
bien i avoit d'or plus  
[d'une once.  
Il s'abeissa, del doi li  
[tret,  
el son le met...

E quant Turnus l'ot mort, si li toli  
un mout riche anel d'or d'uevre pre-  
cieuse e por ce perdi après, si com vos  
orés, Turnus la vie (70).

2. Et jam jamque magis cunctantem flectere sermo  
Cooperat, infelix umero cum apparuit alto  
Balteus et notis fulserunt cingula bullis  
Pallantis pueri...

an son doi l'anel Pallas  
[voit  
qu'il li toli quant il  
[l'ocist

E bien sachés que pardonner li voloit  
Eneas e sa terre rendre se ne fust li  
aneaus e la sainture Pallas que Turnus  
avoit avec lui (71).

L'auteur de l'Histoire ancienne paraît donc avoir eu un « repentir » : dans le second texte, il fait état en même temps de ses deux sources, alors que dans le premier il écartait le souvenir du *baudrier* (ou de la ceinture, comme

(70) *Aen.* X, 495-6 et 501. — *Enéas*, 5763-5770. — *Hist. anc.* f. 167d.

(71) *Aen.* XII, 940-943. — *Enéas*, 9796-7. — *Hist. anc.* f. 175c.

on voudra) que Virgile avait mentionné. Il n'en reste pas moins qu'il s'inspire nettement du récit de l'Enéas.

Notre conclusion sera donc simple : c'est l'Enéide qui constitue de bout en bout la source habituelle de l'Histoire ancienne, mais, le cas échéant, pour des détails secondaires, l'auteur se permet de recourir au Roman d'Enéas qu'il connaissait évidemment fort bien et que son auditoire prisait peut-être plus que lui.

#### IV. — ALEXANDRE

Le développement consacré par l'*Histoire ancienne* à Alexandre, et bizarrement logé comme on l'a vu au milieu de la section romaine, se trouve être plus romanesque encore que ceux qui ont porté sur la guerre de Thèbes, sur la guerre de Troie ou sur les tribulations d'Enée ; il n'y manque presque aucune de ces légendes dont le Moyen Age s'est plu à environner la figure du conquérant de l'Orient : fils d'un enchanteur et meurtrier de ce père, Alexandre à treize ans dompte « Bucifal », à quinze ans triomphe du roi Nicolas, à vingt ans conquiert le monde : les trois défaites infligées à Darius ne sont rien en regard des grandes chevauchées au Caucase et dans l'Inde ou de la lutte contre Porus ; et la conquête même du monde n'est qu'un aspect de l'activité du prince, car, en même temps qu'un conquérant, il est un explorateur, et d'un univers exotique et souvent fabuleux : animaux monstrueux de toutes espèces, peuples de géants comme les Faunos, peuples maudits comme Gog et Magog, pays étranges où les serpents portent au cou des émeraudes et vivent de poivre blanc. Mais Alexandre ne borne pas sa puissance au monde visible : s'il n'est pas maître de son destin, il est capable d'accomplir un miracle inouï et d'*étouper* les monts d'*Escapios* pour fermer le passage aux peuples maudits : *e tantost com Alixandres ot ce dit e proié a Deu, les montaignes se traïstrent ensamble e serrerent sans aparance de nulle jointure* (72). Ailleurs, autre merveille : les arbres du soleil et de la lune qu'il est allé consulter chez les

(72) F. 240a.

Indiens lui font savoir la triste fin qui l'attend, et qu'il n'échappera pas à la trahison.

Le narrateur connaît évidemment le *Roman d'Alexandre*, ses auditeurs aussi ; il fait allusion à l'une ou à l'autre des rédactions quand il écrit à propos de la campagne contre le roi Nicolas : *si come vos avés oï pluisors fois conter e dire* (73) ; ailleurs il proteste contre l'excès des éloges adressés au roi Alexandre par les romanciers : *li pluisor content e dient que totes bones teches d'onor e de largece e de cortisie furent en Alixandre, mais Orosies dit e tesmoigne, cui on en doit mout bien croire, qu'il n'estoit mie mains crueaus ne mains felons a ses freres ne a ses amis ne a ses parens que il estoit a ses anemis estranges...* (74). Ce qui n'empêche pas l'auteur de l'*Histoire ancienne* de faire suivre le récit de la mort d'Alexandre d'une pièce de vers où il déplore l'ingratitude humaine.

Mais contrairement à ce qu'on attendait, vu le caractère fabuleux de ces pages consacrées à Alexandre, l'*Histoire ancienne* ne doit rien au *Roman* ou presque rien ; bien entendu, le ou les *Romans d'Alexandre* ont contribué à créer cette *aura* romanesque qui nimbe les faits et gestes du roi, mais le compilateur, s'il a recouru aux mêmes sources que les romanciers comme c'est évident (75), ne s'est souvenu qu'exceptionnellement du texte poétique ; il n'en a guère besoin, à vrai dire, tant ses autres informateurs sont pleins des mêmes légendes qui ont fait aussi la fortune du *Roman*. Nous relevons constamment les rencontres de l'*Histoire*

(73) F. 227c.

(74) F. 234a. Orose a déjà été mentionné au f. 228d et le sera encore au f. 250c. Notre compilateur recourt très fréquemment à lui par ailleurs.

(75) Outre OROSE, l'*Histoire ancienne* mentionne encore (f. 234c) les lettres qu'il envoya à Aristotele son maistre, une des sources bien connues du *Roman d'Alexandre* ; il semble qu'il ait eu à sa disposition les divers textes où les auteurs d'*Alexandre* ont puisé, ceux qu'ont inventoriés P. Meyer (*Romania* XI, 1882, 213-332) et M.A. Henry (*Romania*, LXII, 1936, 433-480) antérieurement aux éditeurs américains du *Roman*. — Notons que la lutte contre Darius est beaucoup plus exactement rapportée dans l'*Histoire* que dans le *Roman*.

ancienne et du *Roman d'Alexandre* mais l'ordonnance du récit en prose et ses détails mêmes nous paraissent attester constamment l'indépendance du prosateur, sauf une fois : il s'agit d'un épisode du siège de Tyr, après l'expédition de Gadres :

*A ceste cité prendre content li pluisor e dient que li rois Alixandres fist faire un berfrois sor nés qui sormontoit les murs un petit de hautece, e quant il fu fais, il fist les nés prés des murs assacher e atraire, e adont monta Alixandres sor le berfrois, si sailli sor les murs entre ses anemis e après lui chivalier qui le socorurent (76).*

La source du passage nous paraît être le *Roman* et plutôt dans la version d'Alexandre de Paris ; comme nous l'avons noté, l'expression *li pluisor* renvoie toujours à un texte de langue vulgaire ; dans le texte de Lamprecht, il est question de multiples beffrois, mais voici les vers d'Alexandre de Paris :

*« Mais faisons faire engiens, perrieres et berfrois ;  
De la devers la mer ai assis mon navoi,  
Par la n'en istra nus qui ait cure de soi.  
De ceste part sor nes si ferai un berfrois ;  
Quant la mer sera grosse, si menront li ondoi  
L'engien desi q'au mur sans nul autre convoi.  
En celui n'ovra home fors Damedieu et moi... » (77)*

et la suite des opérations se déroule bien comme Alexandre l'annonce ici.

Tel est le seul emprunt que nous croyons pouvoir identifier.

\*  
\*\*

---

(76) F. 228b. — Chaque fois que le compilateur emploie une formule du type *content li pluisor e dient*, il vise un auteur de roman.

(77) P. 116 de l'éd. ARMSTRONG, laisse 82, v. 1910-1916. — Les laisses 83 et 84 développent l'exécution du projet qu'Alexandre esquisse ici devant ses barons. Les textes latins signalés par A. FOULET, *Roman d'Alexandre*, t. III, p. 52, sont trop éloignés de notre passage pour avoir pu l'inspirer.

Cette revue des chapitres de l'*Histoire ancienne* est assez décevante en ce qui touche aux sources romanesques : en somme nous n'avons recueilli que bien peu d'informations sur les textes mêmes et les diverses versions des Romans, et elles sont trop fragmentaires pour que nous puissions en tirer beaucoup : à peine pouvons-nous supposer l'existence d'une version du Roman de Thèbes, qui serait proche des manuscrits A et P, mais notablement plus courte, et cette hypothèse ne nous enrichit guère. Il faut donc renoncer à tirer de cette enquête des conclusions utiles sur ce point ; par contre elle peut nous éclairer sur la méthode et la mentalité historiques au début du XIII<sup>e</sup> siècle et sur la naissance même de l'histoire en prose française.

Ce qui frappe d'abord chez l'auteur de l'*Histoire ancienne*, c'est sa grande méfiance à l'égard des Romans, méfiance qui paraît plus grande à mesure qu'on avance dans la compilation, puisque le *Roman de Thèbes* a été bien plus largement utilisé que le *Roman de Troie* ou l'*Enéas*, tandis que le *Roman d'Alexandre* était presque laissé de côté ; si l'on admet que cet ouvrage a demandé des mois et même des années de travail, on verrait se confirmer sinon une méthode, du moins une pratique plus rigoureuse à l'égard des sources romanesques. Mais cette méfiance tient-elle à la nature même de ces textes ? C'est bien douteux, car notre clerc accepte sur le compte d'Alexandre les données les plus invraisemblables, mais elles proviennent de textes latins qu'il ne suspecte pas et qu'il considère comme historiques ; nous craignons donc qu'il se laisse prendre aux apparences et qu'un texte en vers, et en vers français, lui inspire plus de suspicion qu'un texte de même contenu, mais en latin, et en prose latine ; la *Thébaïde*, c'est la *véraie histoire*, mais sa révérence pour Darès et Dictys s'exprime de façon charmante : l'un *bons clers*, l'autre *prouz, cortois e sages*. Les qualités littéraires d'un texte, nous l'avons vu plus haut, lui inspirent d'ailleurs bien de l'inquiétude.

Si les écrits latins lui paraissent dignes de foi, il en excepte cependant tous les éléments mythologiques ; il les omet systématiquement, et sans doute par souci d'historien,

en considérant qu'il n'y a là qu'un tissu de mensonges (il ne se place jamais bien entendu au point de vue de l'art) ; il accepte les diableries quand il peut les expliquer par l'action du démon : il admet parfaitement que la terre ait englouti Amphiaraüs avec son char et ses chevaux : *Amphioraus toz vis fu trebuchés en infer e el parfunt abisme; segnor, ce fu par sa très grant desloiauté qu'il avoit trop demenee, quar il cuidot les deables servir toz les jors de sa vie* (78). Nous n'allons pas lui reprocher d'être un homme du XIII<sup>e</sup> siècle.

S'il amorce de temps à autre la critique des textes romanesques et s'il le fait avec beaucoup de bon sens, il n'hésite pas le cas échéant à leur emprunter de menus traits pour complément ou pour arrangement d'une narration qui lui paraît insuffisante ; c'est bien tout ce qu'il se permet et nous n'avons jamais eu l'impression qu'il inventât lui-même de toutes pièces ; il est déjà historien en cela qu'il refuse de laisser courir son imagination et qu'il s'en tient à ce que ses devanciers lui offrent ; mais il ne l'est pas encore lorsqu'il limite sa critique aux écrits réputés romanesques et fait confiance à des textes que les prestiges de la prose et de la prose latine suffisent à doter des critères de la véracité.

*Clermont-Ferrand.*

G. RAYNAUD DE LAGE.

---

(78) F. 113c.